

REVUE SPIRITE

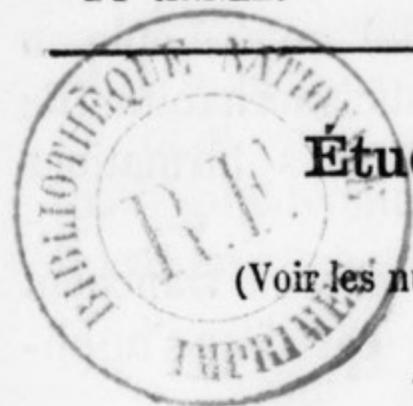
JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

14^e ANNÉE.

N^o 3.

MARS 1871.



Étude sur la nature du Christ.

(Œuvres posthumes.)

(Voir les numéros de décembre 1870, janvier et février 1871.)

VIII. *Le Verbe s'est fait chair.*

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu,
« et le Verbe était Dieu. — Il était au commencement avec Dieu.
« — Toutes choses ont été faites par lui; et rien de ce qui a été
« fait n'a été fait sans lui. — En lui était la vie, et la vie était la
« lumière des hommes; — Et la lumière a lui dans les ténèbres,
« et les ténèbres ne l'ont point comprise.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. — Il
« vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière,
« afin que tous crussent par lui. — Il n'était pas la lumière, mais
« il vint pour rendre témoignage à celui qui était la lumière.

« Celui-là était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant
« en ce monde. — Il était dans le monde, et le monde a été fait
« par lui, et le monde ne l'a point connu. — Il est venu chez soi,
« et les siens ne l'ont point reçu. — Mais il a donné à tous ceux
« qui l'ont reçu, le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui
« croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la vo-
« lonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même.

« Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous; et nous
« avons vu sa gloire, sa gloire telle que le Fils unique devait la
« recevoir du Père; il a, dis-je, habité parmi nous, plein de grâce
« et de vérité. » (Jean, ch. I^{er}, v. de 1 à 14.)

Ce passage des Évangiles est le seul qui, au premier abord, paraît renfermer implicitement une idée d'identification entre Dieu et la personne de Jésus; c'est aussi celui sur lequel s'est établie plus tard la controverse à ce sujet. Cette question de la Divinité de Jésus n'est arrivée que graduellement; elle est née des discussions

soulevées à propos des interprétations données par quelques-uns aux mots *Verbe* et *Fils*. Ce n'est qu'au quatrième siècle qu'elle a été adoptée en principe par une partie de l'Église. Ce dogme est donc le résultat de la décision des hommes et non d'une révélation divine.

Il est d'abord à remarquer que les paroles que nous citons plus haut, sont de Jean, et non de Jésus, et qu'en admettant qu'elles n'aient pas été altérées, elles n'expriment en réalité qu'une opinion personnelle, une induction, où l'on retrouve le mysticisme habituel de son langage; elles ne sauraient donc prévaloir contre les affirmations réitérées de Jésus lui-même.

Mais, tout en les acceptant telles qu'elles sont, elles ne tranchent nullement la question dans le sens de la divinité, car elles s'appliqueraient également à Jésus, créature de Dieu.

En effet, le *Verbe* est Dieu, parce que c'est la parole de Dieu. Jésus ayant reçu cette parole directement de Dieu, avec mission de la révéler aux hommes, se l'est assimilée; la parole divine dont il était pénétré, s'est incarnée en lui; il l'a apportée en naissant, et c'est avec raison que Jésus a pu dire : *Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous*. Jésus peut donc être chargé de transmettre la parole de Dieu, sans être Dieu lui-même, comme un ambassadeur transmet les paroles de son souverain, sans être le souverain. Selon le dogme de la divinité, c'est Dieu qui parle; dans l'autre hypothèse, il parle par la bouche de son envoyé, ce qui n'ôte rien à l'autorité de ses paroles.

Mais qui autorise cette supposition plutôt que l'autre? La seule autorité compétente pour trancher la question; ce sont les propres paroles de Jésus, quand il dit : « *Je n'ai point parlé de moi-même, mais celui qui m'a envoyé m'a prescrit, par son commandement, ce que je dois dire; — ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé, la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé.* » Il est impossible de s'exprimer avec plus de clarté et de précision.

La qualité de *Messie* ou *envoyé* qui lui est donnée dans tout le cours des Évangiles, implique une position subordonnée par rapport à celui qui ordonne; celui qui obéit ne peut être l'égal de celui qui commande. Jean caractérise cette position secondaire, et par conséquent établit la dualité des personnes, quand il dit : « *Et nous avons vu sa gloire, sa gloire telle que le Fils unique devait la recevoir du Père;* » car celui qui reçoit ne peut être celui qui donne,

et celui qui donne la gloire ne peut être l'égal de celui qui la reçoit. Si Jésus est Dieu, il possède la gloire par lui-même et ne l'attend de personne ; si Dieu et Jésus sont un seul être sous deux noms différents, il ne saurait exister entre eux ni suprématie, ni subordination ; dès lors qu'il n'y a pas parité absolue de position, c'est que ce sont deux êtres distincts.

La qualification de *Messie divin* n'implique pas plus l'égalité entre le mandataire et le mandant, que celle d'*envoyé royal* entre un roi et son représentant. Jésus était un messie divin par le double motif qu'il tenait sa mission de Dieu, et que ses perfections le mettaient en rapport direct avec Dieu.

IX. *Fils de Dieu et Fils de l'homme.*

Le titre de *Fils de Dieu*, loin d'impliquer l'égalité, est bien plutôt l'indice d'une soumission ; or, on est soumis à quelqu'un et non à soi-même.

Pour que Jésus fût l'égal absolu de Dieu, il faudrait qu'il fût comme lui, de toute éternité, c'est-à-dire qu'il fût *incrée* ; or, le dogme dit que Dieu l'a *engendré* de toute éternité ; mais qui dit *engendré*, dit *créé* ; que ce soit ou non de toute éternité, ce n'en est pas moins une créature, et, comme telle, subordonnée à son Créateur ; c'est l'idée implicitement renfermée dans le mot *Fils*.

Jésus est-il né dans le temps ? Autrement dit : fut-il un temps, dans l'éternité passée, où il n'existait pas ? ou bien est-il co-éternel avec le Père ? Telles sont les subtilités sur lesquelles on a disputé pendant des siècles. Sur quelle autorité s'appuie la doctrine de la co-éternité passée à l'état de dogme ? Sur l'opinion des hommes qui l'ont établie. Mais ces hommes, sur quelle autorité ont-ils fondé leur opinion ? Ce n'est pas sur celle de Jésus, puisqu'il se déclare subordonné ; ce n'est pas sur celle des prophètes qui l'annoncent comme l'envoyé et le serviteur de Dieu. Dans quels documents inconnus plus authentiques que les Évangiles, ont-ils trouvé cette doctrine ? Apparemment dans la conscience de la supériorité de leurs propres lumières.

Laissons donc ces vaines discussions qui ne sauraient aboutir, et dont la solution même, si elle était possible, ne rendrait pas les hommes meilleurs. Disons que Jésus est *Fils de Dieu*, comme toutes les créatures ; il l'appelle son Père, comme il nous a appris à l'appeler *notre Père*. Il est le *Fils bien-aimé de Dieu*, parce qu'étant arrivé à la perfection qui rapproche de Dieu, il possède toute sa

confiance et toute son affection ; il se dit lui-même *Fils unique*, non qu'il soit le seul être arrivé à ce degré ; mais parce que seul il était prédestiné à remplir cette mission sur la terre.

Si la qualification de *Fils de Dieu* semblait appuyer la doctrine de la divinité, il n'en était pas de même de celle de *Fils de l'homme* que Jésus s'est donnée dans le cours de sa mission, et qui a fait le sujet de bien des commentaires.

Pour en comprendre le véritable sens, il faut remonter à la Bible où elle est donnée par Dieu lui-même au prophète Ézéchiël.

« Telle fut cette image de la gloire du Seigneur qui me fut présentée. Ayant donc vu ces choses, je tombai le visage en terre, et j'entendis une voix qui me parla, et me dit : *Fils de l'homme*, tenez-vous sur vos pieds, et je parlerai avec vous. — Et l'Esprit m'ayant parlé de la sorte entra dans moi, et m'affermi sur mes pieds, et je l'entendis qui me parlait, et me disait : *Fils de l'homme*, je vous envoie aux enfants d'Israël, vers un peuple apostat qui s'est retiré de moi. Ils ont violé jusqu'à ce jour, eux et leurs pères, l'alliance que j'avais faite avec eux. » (Ézéchiël, ch. II, vers. 1, 2, 3.)

« Fils de l'homme, voilà qu'ils vous ont préparé des chaînes ; ils vous en lieront et vous n'en sortirez point. » (Ch. III, v. 23.)

« Le Seigneur m'adressa encore sa parole, et me dit : — Et vous, Fils de l'homme, voici ce que dit le Seigneur Dieu à la terre d'Israël : la fin vient ; elle vient cette fin sur les quatre coins de cette terre. » (Ch. VII, v. 1, 2.)

« Le dixième jour du dixième mois de la neuvième année, le Seigneur m'adressa sa parole et me dit : — Fils de l'homme, marquez bien ce jour que le roi de Babylone a rassemblé ses troupes devant Jérusalem. » (Ch. XXIV, v. 1, 2.)

« Le Seigneur me dit encore ces paroles : — Fils de l'homme, je vais vous frapper d'une plaie et vous ravir ce qui est le plus agréable à vos yeux ; mais vous ne ferez point de plaintes funèbres ; vous ne pleurerez point, et des larmes ne couleront point de votre visage. — Vous soupirez en secret, et vous ne ferez point le deuil comme on le fait pour les morts ; votre couronne demeurera liée sur votre tête, et vous aurez vos souliers à vos pieds ; vous ne vous couvrirez point le visage, et vous ne mangerez point les viandes qu'on donne à ceux qui sont dans le deuil. — Je parlai donc le matin au peuple, et le soir ma femme mou-

« rut. Le lendemain au matin je fis ce que Dieu m'avait ordonné. »
(Ch. XXIV, v. de 15 à 18.)

« Le Seigneur me parla encore et me dit : — Fils de l'homme,
« prophétisez touchant les pasteurs d'Israël ; prophétisez, et dites
« aux pasteurs : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Malheur aux
« pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes ; les pasteurs ne
« paissent-ils pas leurs troupeaux ? » (Ch. XXXIV, v. 1, 2.)

« Alors je l'entendis qui me parlait, au dedans de la maison ; et
« l'homme qui était proche de moi me dit : — Fils de l'homme,
« c'est ici le lieu de mon trône ; le lieu où je poserai mes pieds, et
« où je demeurerai pour jamais au milieu des enfants d'Israël, et
« la maison d'Israël ne profanera plus mon saint nom à l'avenir,
« ni eux, ni leurs rois, par leurs idolâtries, par les sépulcres de
« leurs rois, ni par les hauts-lieux. » (Ch. XLIII, v. 6, 7.)

« Car Dieu ne menace point comme l'homme, et n'entre point en
« fureur comme le *Fils de l'homme*. » (Judith, ch. VIII, v. 15.)

Il est évident que la qualification de *Fils de l'homme* veut dire ici : *qui est né de l'homme*, par opposition à ce qui est en dehors de l'humanité. La dernière citation, tirée du livre de Judith, ne laisse pas de doute sur la signification de ce mot, employé dans un sens très littéral. Dieu ne désigne Ezéchiel que sous ce nom, sans doute pour lui rappeler que, malgré le don de prophétie qui lui est accordé, il n'en appartient pas moins à l'humanité, et afin qu'il ne se croie pas d'une nature exceptionnelle.

Jésus se donne lui-même cette qualification avec une persistance remarquable, car ce n'est qu'en de très rares circonstances qu'il s'est dit *Fils de Dieu*. Dans sa bouche elle ne peut avoir d'autre signification que de rappeler que, lui aussi, appartient à l'humanité ; par là il s'assimile aux prophètes qui l'ont précédé, et auxquels il s'est comparé en faisant allusion à sa mort, quand il dit : **JÉRUSALEM QUI TUE LES PROPHÈTES !** L'insistance qu'il met à se désigner comme Fils de l'homme, semble une protestation anticipée contre la qualité qu'il prévoit qu'on lui donnera plus tard, afin qu'il soit bien constaté qu'elle n'est pas sortie de sa bouche.

Il est à remarquer que, durant cette interminable polémique qui a passionné les hommes pendant une longue suite de siècles, et dure encore ; qui a allumé les bûchers et fait verser des flots de sang, on a disputé sur une abstraction : la nature de Jésus dont on a fait la pierre angulaire de l'édifice, quoiqu'il n'en ait point parlé ; et que l'on ait oublié une chose : celle que le Christ a dit être *toute la loi et*

les prophètes; l'amour de Dieu et du prochain, et la charité dont il a fait la condition expresse du salut. On s'est appesanti sur la question d'affinité de Jésus avec Dieu, et l'on a complètement passé sous silence les vertus qu'il a recommandées et dont il a donné l'exemple.

Dieu lui-même est effacé devant l'exaltation de la personnalité du Christ. Dans le symbole de Nicée, il est dit simplement : Nous croyons en un seul Dieu, etc. ; mais comment est-il, ce Dieu ? Il n'est nullement fait mention de ses attributs essentiels : la souveraine bonté et la souveraine justice. Ces paroles eussent été la condamnation des dogmes qui consacrent sa partialité envers certaines créatures, son inexorabilité, sa jalousie, sa colère, son esprit vindicatif, dont on s'autorise pour justifier les cruautés commises en son nom.

Si le symbole de Nicée, qui est devenu le fondement de la foi catholique était selon l'esprit du Christ, pourquoi l'anathème qui le termine ? N'est-ce pas la preuve qu'il est l'œuvre de la passion des hommes ? A quoi, d'ailleurs, a tenu son adoption ? A la pression de l'empereur Constantin qui en avait fait une question plus politique que religieuse. Sans son ordre, le concile de Nicée n'avait pas lieu ; sans l'intimidation qu'il a exercée, il est plus que probable que l'Arianisme l'emportait. Il a donc dépendu de l'autorité souveraine d'un homme, qui n'appartenait pas à l'Eglise, qui a reconnu, plus tard, la faute qu'il avait faite politiquement, et qui a inutilement cherché à revenir sur ses pas en conciliant les partis, que nous ne soyons ariens au lieu d'être catholiques, et que l'Arianisme ne fût aujourd'hui l'orthodoxie, et le Catholicisme l'hérésie.

Après dix-huit siècles de luttes et disputes vaines pendant lesquels on a complètement mis de côté la partie la plus essentielle de l'enseignement du Christ, la seule qui pouvait assurer la paix de l'humanité, on est las de ces discussions stériles qui n'ont amené que des troubles, engendré l'incrédulité, et dont l'objet ne satisfait plus la raison.

Il y a, aujourd'hui, une tendance manifeste de l'opinion générale à revenir aux idées fondamentales de la primitive Eglise, et à la partie morale de l'enseignement du Christ, parce que c'est la seule qui puisse rendre les hommes meilleurs. Celle-là est claire, positive, et ne peut donner lieu à aucune controverse. Si l'Eglise eût suivi cette voie dès le principe, elle serait aujourd'hui toute-puissante au lieu d'être sur son déclin ; elle aurait rallié l'immense majorité des hommes au lieu d'avoir été déchirée par les factions.

Quand les hommes marcheront sous ce drapeau, ils se tendront une main fraternelle, au lieu de se jeter l'anathème et la malédiction pour des questions que la plupart du temps ils ne comprennent pas.

Cette tendance de l'opinion est le signe que le moment est venu de porter la question sur son véritable terrain.

ALLAN KARDEC.

Liberté, Égalité, Fraternité.

(Oeuvres posthumes.)

Liberté, égalité, fraternité, ces trois mots sont à eux seuls le programme de tout un ordre social qui réaliserait le progrès le plus absolu de l'humanité, si les principes qu'ils représentent pouvaient recevoir leur entière application. Voyons les obstacles qui, dans l'état actuel de la société, peuvent s'y opposer, et à côté du mal cherchons le remède.

La fraternité, dans la rigoureuse acception du mot, résume tous les devoirs des hommes à l'égard des uns des autres; elle signifie : dévouement, abnégation, tolérance, bienveillance, indulgence; c'est la charité évangélique par excellence et l'application de la maxime : « Agir envers les autres comme nous voudrions que les autres agissent envers nous. » La contre-partie est *l'égoïsme*. La fraternité dit : « Chacun pour tous et tous pour chacun. » L'égoïsme dit : « Chacun pour soi. » Ces deux qualités étant la négation l'une de l'autre, il est aussi impossible à un égoïste d'agir fraternellement envers ses semblables qu'il l'est à un avare d'être généreux, à un homme petit d'atteindre à la hauteur d'un homme grand. Or, l'égoïsme étant la plaie dominante de la société, tant qu'il régnera en maître, le règne de la véritable fraternité sera impossible; chacun voudra de la fraternité à son profit, mais n'en voudra pas faire au profit des autres; ou s'il en fait, ce sera après s'être assuré qu'il n'y perdra rien.

Considérée au point de vue de son importance pour la réalisation du bonheur social, la fraternité est en première ligne : c'est la base; sans elle il ne saurait exister ni égalité ni liberté sérieuse; l'égalité découle de la fraternité, et la liberté est la conséquence des deux autres.

En effet, supposons une société d'hommes assez désintéressés, bons et bienveillants pour vivre entre eux fraternellement, il n'y

aura parmi eux ni privilèges ni droits exceptionnels, sans quoi il n'y aurait pas fraternité. Traiter quelqu'un en frère, c'est le traiter d'égal à égal; c'est lui vouloir ce que l'on voudrait pour soi-même; chez un peuple de frères, l'égalité sera la conséquence de leurs sentiments, de leur manière d'agir et s'établira par la force des choses. Mais quel est l'ennemi de l'égalité? C'est l'orgueil; l'orgueil qui partout veut primer et dominer, qui vit de privilèges et d'exceptions, peut subir l'égalité sociale, mais ne la fondera jamais et la brisera à la première occasion. Or, l'orgueil étant, lui aussi, une des plaies de la société, tant qu'il ne sera pas détruit, il opposera une barrière à la véritable égalité.

La liberté, avons-nous dit, est fille de la fraternité et de l'égalité; nous parlons de la liberté légale et non de la liberté naturelle, qui est, de droit, imprescriptible pour toute créature humaine depuis le sauvage jusqu'à l'homme civilisé. Les hommes vivant en frères, avec des droits égaux, animés d'un sentiment de bienveillance réciproque, pratiqueront entre eux la justice, ne chercheront point à se faire de tort, et n'auront, par conséquent, rien à craindre les uns des autres. La liberté sera sans danger, parce que nul ne songera à en abuser au préjudice de ses semblables. Mais comment l'égoïsme qui veut tout pour lui, l'orgueil qui veut sans cesse dominer, donneraient-ils la main à la liberté qui les détrônerait? Les ennemis de la liberté sont donc à la fois l'égoïsme et l'orgueil, comme ils le sont de l'égalité et de la fraternité.

La liberté suppose la confiance mutuelle; or, il ne saurait y avoir confiance entre gens mus par le sentiment exclusif de la personnalité; ne pouvant se satisfaire qu'aux dépens d'autrui, ils sont sans cesse en garde les uns contre les autres. Toujours dans la crainte de perdre ce qu'ils appellent leurs droits, la domination est la condition même de leur existence, c'est pourquoi ils dresseront toujours des embûches à la liberté, et l'étoufferont aussi longtemps qu'ils le pourront.

Ces trois principes sont donc, comme nous l'avons dit, solidaires les uns des autres et se servent mutuellement d'appui; sans leur réunion, l'édifice social ne saurait être complet. La fraternité pratiquée dans sa pureté ne peut l'être seule, car sans l'égalité et la liberté il n'y a pas de véritable fraternité. La liberté sans la fraternité, c'est la bride mise sur le cou de toutes les mauvaises passions qui n'ont plus de frein; avec la fraternité, l'homme ne fait aucun mauvais usage de sa liberté: c'est l'ordre; sans la fraternité, il en

use pour donner cours à toutes ses turpitudes : c'est l'anarchie, la licence. C'est pour cela que les nations les plus libres sont forcées d'apporter des restrictions à la liberté. L'égalité sans la fraternité conduit aux mêmes résultats, car l'égalité veut la liberté ; sous prétexte d'égalité, le petit abaisse le grand, pour se substituer à lui, et devient tyran à son tour ; ce n'est qu'un déplacement de despotisme.

S'ensuit-il que, jusqu'à ce que les hommes soient imbus du sentiment de la véritable fraternité, il faille les tenir en servitude ? Qu'ils soient impropres aux institutions fondées sur les principes d'égalité et de liberté ? Une telle opinion serait plus qu'une erreur ; elle serait absurde. On n'attend pas qu'un enfant ait fait toute sa croissance pour le faire marcher. Qui, d'ailleurs, les tient le plus souvent en tutelle ? Sont-ce des hommes aux idées grandes et généreuses, guidés par l'amour du progrès ? Profitant de la soumission de leurs inférieurs pour développer en eux le sens moral, et les élever peu à peu à la condition d'hommes libres ? Non ; ce sont, pour la plupart, des hommes jaloux de leur pouvoir, à l'ambition et à la cupidité desquels d'autres hommes servent d'instruments plus intelligents que des animaux, et qui, à cet effet, au lieu de les émanciper, les tiennent le plus longtemps possible sous le joug et dans l'ignorance. Mais cet ordre de choses change de lui-même par la puissance irrésistible du progrès. La réaction est parfois violente et d'autant plus terrible que le sentiment de la fraternité, imprudemment étouffé, ne vient point interposer son pouvoir modérateur ; la lutte s'engage entre ceux qui veulent saisir et ceux qui veulent retenir ; de là un conflit qui se prolonge souvent pendant des siècles. Un équilibre factice s'établit enfin ; il y a du mieux ; mais on sent que les bases sociales ne sont pas solides ; le sol tremble à chaque instant sous les pas, car ce n'est point encore le règne de la liberté et de l'égalité sous l'égide de la fraternité, parce que l'orgueil et l'égoïsme sont toujours là qui tiennent en échec les efforts des hommes de bien.

Vous tous qui rêvez cet âge d'or pour l'humanité, travaillez avant tout à la base de l'édifice avant d'en vouloir couronner le faite ; donnez-lui pour assise la fraternité dans sa plus pure acception ; mais pour cela il ne suffit pas de la décréter et de l'inscrire sur un drapeau ; il faut qu'elle soit dans le cœur, et l'on ne change pas le cœur des hommes par des ordonnances. De même que pour faire fructifier un champ, il faut en arracher les pierres et les ronces,

travaillez sans relâche à extirper le virus de l'orgueil et de l'égoïsme, car là est la source de tout mal, l'obstacle réel au règne du bien; détruisez dans les lois, dans les institutions, dans les religions, dans l'éducation jusqu'aux derniers vestiges des temps de barbarie et de privilèges, et toutes les causes qui entretiennent et développent ces éternels obstacles au véritable progrès, qu'on suce pour ainsi dire avec le lait et qu'on aspire par tous les pores dans l'atmosphère sociale; alors seulement les hommes comprendront les devoirs et les bienfaits de la fraternité; alors aussi s'établiront d'eux-mêmes, sans secousse et sans danger, les principes complémentaires d'égalité et de liberté.

La destruction de l'égoïsme et de l'orgueil est-elle possible? Nous disons hautement et carrément OUI, autrement il faudrait poser un point d'arrêt au progrès de l'humanité. L'homme grandit en intelligence, c'est un fait incontestable; est-il arrivé au point culminant qu'il ne saurait dépasser? Qui oserait soutenir cette thèse absurde? Progrès-t-il en moralité? Il suffit pour répondre à cette question de comparer les époques d'un même pays. Pourquoi donc aurait-il plutôt atteint la limite du progrès moral que celle du progrès intellectuel? Son aspiration vers un ordre de choses meilleur est un indice de la possibilité d'y arriver. Aux hommes du progrès il appartient d'activer ce mouvement par l'étude et la mise en pratique des moyens les plus efficaces.

ALLAN KARDEC.

Variétés.

MANIFESTATIONS SPIRITES A SAN-FRANCISCO. — LA MAIN SANGLANTE.

Il y a environ deux ans, le bruit se répandit à San-Francisco qu'une famille, habitant une maison située au sommet même d'une des hautes montagnes qui environnent cet immense port de mer, tenait des séances spirites dans lesquelles il se produisait des manifestations extraordinaires, bien que d'une nature repoussante.

Le chef de cette famille, un respectable artisan, s'était récemment remarié à une femme des plus aimables et douée d'un excellent caractère. Parmi les enfants qu'il avait eus de sa première femme se trouvaient plusieurs filles, dont deux ou trois étaient médiums. La principale force médianimique paraissait cependant résider chez l'aînée, belle fille de dix-huit ans dont la conduite laissait beaucoup à désirer. Ces manifestations avaient fait renaître, chez les habitants du voisinage, des soupçons qui avaient existé à l'époque de la mort

de la mère de ces jeunes filles. On disait que c'était son Esprit qui revenait accompagné de ceux de personnes décédées de mort violente dans la maison qu'habitait alors cette famille ; de sorte que cette résidence avait acquis une très mauvaise réputation, et, en effet, il s'y était commis des crimes épouvantables, tels qu'assassinats, suicides, etc. — Et comme les acteurs de ces sombres tragédies habitaient maintenant le monde invisible, on était persuadé que c'étaient bien leurs Esprits tourmentés qui se manifestaient journellement par le bris des meubles dont les éclats se trouvaient projetés çà et là avec une extrême violence. On entendait aussi, par moments, des bruits épouvantables auxquels se mêlaient des cris, des gémissements et parfois des rires moqueurs ; les robes des dames étaient souvent épinglées ensemble ou déchirées par des mains invisibles.

Cette jeune fille était non-seulement obsédée par d'horribles visions qui la faisaient tomber en syncope, mais ces spectres souillaient aussi son visage et ses vêtements de grandes taches de sang. Ces hideuses manifestations étaient devenues si fréquentes et si terribles que sa pauvre belle-mère sollicita l'aide et les conseils des plus éminents spirites de la ville afin de chasser, s'il était possible, les bourreaux invisibles qui torturaient la malheureuse jeune fille.

La première fois que mes amis visitèrent cette famille, ils trouvèrent la jeune persécutée dans un état extrême de surexcitation nerveuse ; elle avait le visage blême, d'une pâleur mortelle et paraissait souffrir des effets d'une maladie à laquelle les voisins attribuaient une origine honteuse. Pendant tout le temps que dura la séance, la jeune fille se tint assise à l'écart sans attacher le moindre intérêt à ce que disaient ou faisaient les autres assistants. L'heure de cette séance avait été fixée à midi par les dames, car on ne voulait pas de séances de nuit, les manifestations étant devenues bruyantes et dangereuses. On n'entendit d'abord que de légers coups frappés dans différents endroits de la chambre ; mais la jeune fille manifesta bientôt des symptômes de terreur, tant par son attitude que par le jeu de sa physionomie, elle se rejeta en arrière comme pour éviter l'approche de quelque objet effrayant, puis elle s'évanouit sur sa chaise ; alors, et pendant que tout le monde avait les yeux fixés sur elle, on vit soudain apparaître des taches de sang frais sur son visage qui, un instant avant, était blanc et décoloré, *l'une de ses joues portait l'empreinte d'une main sanglante qui l'aurait frappée.* En s'approchant d'elle, on s'aperçut que l'autre joue était également souillée de sang ; et comme elle

étendait les mains en avant dans l'attitude d'une personne qui cherche à repousser un agresseur, *ses mains se trouvèrent également souillées de sang frais*. Les dames ayant fait apporter de l'eau et une cuvette, elles lui lavèrent le visage et les mains ; mais malgré la plus stricte surveillance exercée par tous les assistants, cet horrible phénomène se renouvela cinq fois en moins d'une heure ; chaque fois qu'il se produisait, les dames avaient soin de laver les parties tachées, et la jeune fille dont les yeux étaient presque toujours fermés ne quitta pas sa chaise un seul instant, ne faisant d'autre mouvement que celui d'étendre les mains en avant comme si elle avait voulu éviter le contact de quelque objet repoussant ; c'était à ce moment qu'apparaissaient les taches de sang sur ses mains, sa gorge et son visage. Enfin, les assistants dégoûtés et épouvantés, voyant cette jeune fille complètement abattue, levèrent la séance. Les dames s'offrirent pour aider sa belle-mère à la conduire à sa chambre, elles se placèrent de chaque côté de la jeune fille pour la soutenir ; mais au moment même où elles arrivaient près de la porte, elles éprouvèrent une sorte de commotion électrique qui les fit reculer ; alors, on vit encore une fois très-distinctement, *la marque de la main sanglante, les doigts bien imprimés, sur le cou de la jeune fille*.

Après plusieurs essais infructueux, elles finirent cependant par atteindre la partie supérieure de l'escalier qui conduisait à la chambre de cette jeune fille, mais le bruit d'une lourde chute attira le reste des assistants hors de la pièce où venait d'avoir lieu la séance, et en arrivant au haut de l'escalier précité, ils trouvèrent les dames appuyées contre le mur, terrifiées et épuisées. La jeune fille était tombée sur le carré, *et le visage, le cou et la robe d'une des dames se trouvaient souillés de sang frais*. Ayant enfin réussi, avec l'aide des autres assistants à porter la jeune fille dans sa chambre, on la mit sur son lit ; à ce moment, une de ses jeunes sœurs dit : — Qu'elle voyait l'Esprit de la fille espagnole qui était déjà couché sur l'oreiller ; — en effet, on vit quelques secondes après cet oreiller rouge de sang. La jeune sœur dit que ces taches sanglantes étaient produites par l'Esprit de cette Espagnole qui avait eu, disait-on, la gorge coupée dans cette maison ; elle ajouta que cet Esprit suivait sa sœur partout, ainsi que l'Esprit de leur mère qui poursuivait l'aînée pour la punir de son inconduite.

Cette relation n'est qu'un faible aperçu des étranges phénomènes qui se sont passés dans cette maison dans l'espace de quelques mois ;

l'auteur la tient d'un négociant honorablement posé à San-Francisco, qui avait été témoin de ces manifestations, et dont le témoignage seul serait considéré comme une autorité dans tous les tribunaux de l'État de Californie; il a affirmé, en outre, que ce sang avait été plusieurs fois analysé, et qu'il était, *en tout*, semblable au sang humain.

Il est important de remarquer que ce n'est pas la première fois que des phénomènes de ce genre ont été observés. Outre les cas, assez fréquents, dans lesquels des réponses écrites, des dessins, etc... sont effectués sur l'épiderme des bras ou autres parties du corps de certains médiums, et qui paraissent être produits par une action temporaire du sang sur la surface affectée, plusieurs exemples sont rapportés dans lesquels *le sang à l'état fluide a été positivement attiré à travers les veines par une force occulte et rendu visible sur la peau du médium.*

Le journal — *the Banner of light* — rapporte ainsi sous le titre de — *Manifestations miraculeuses*, — un fait de ce genre.

« Dans une récente visite que nous fîmes sur l'île Nantucket, nous y avons été favorisés par la présence d'un excellent médium, sir JOHN GARDNER, avec lequel nous fûmes témoins de quelques manifestations très remarquables.

« A l'une des séances, nous reçûmes une communication d'un ami très regretté, assassiné en Californie il y a environ deux ans. Durant la communication, le médium ayant posé la paume de sa main sur la table, me pria quelques instants après de la lui retirer avec précaution; l'ayant fait, j'aperçus, à mon grand étonnement, et, à la place où avait reposé sa main, *trois gros caillots de sang frais* de la dimension d'une pièce de cinq francs.

« Le même phénomène se reproduisit pendant plusieurs séances sans que les recherches les plus minutieuses nous fissent découvrir à ce phénomène une autre origine que celle revendiquée dans la communication précitée, à savoir : Une origine spirite. »

Ce genre de manifestation n'est, du reste, pas rare avec M. Gardner qui est un médium doué d'une grande puissance médianimique.

M. C. B.

(Traduit de l'ouvrage de Miss Emma Hardinge : « MODERN AMERICAN SPIRITUALISM. »)

La Guerre et le Spiritisme.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES ÉVÉNEMENTS ACTUELS.

Lorsqu'on examine attentivement les derniers événements qui viennent de s'accomplir, et par suite desquels la France semble devoir être plongée pour bien longtemps encore dans un abîme de maux, l'esprit anxieux du chercheur se demande s'il se trouve en présence d'un grand peuple dégénéré, condamné à disparaître à tout jamais, et si la décadence ne sera point le dernier terme des revers qui s'appesantissent incessamment sur notre malheureux pays, ou si, du fond de l'abîme où l'ont précipitée les ambitions malsaines et les passions mal équilibrées, la première nation du monde intelligent ne se relèvera pas bientôt, régénérée par l'adversité, pour reprendre, plus jeune, plus vivace, plus productive que jamais, la place qu'elle a si glorieusement perdue.

Que de faiblesses en effet, que de lâchetés, que d'impuissance nous a révélées cette guerre impie, entre deux peuples qui ne devraient plus admettre que les luttes de l'intelligence, luttes sublimes où le vainqueur tend la main au vaincu pour l'attirer à lui; où l'athlète tombé se relève plus vigoureux, plus ardent, plus décidé à poursuivre la découverte de quelques-unes de ces vérités indiscutables, richesses inaliénables du mobilier intelligent de l'humanité.

Mais aussi, au milieu de nos désastres, que d'héroïsme, que de vertus civiques, de sentiments fraternels et émancipateurs ont sur-nagé! Combien n'ont vu dans le fléau dévastateur qu'un orage nécessaire destiné à détruire les vieilles servitudes de l'esprit humain, à dénouer les chaînes de la routine et de l'obscurantisme, à briser sans retour avec le spectre sombre d'un passé souillé de sang et croulant sous les ruines!

Si quelques esprits déviés, jetés hors de leur voie par de coupables insinuations, n'ont vu dans les boucheries atroces qui signalent les batailles actuelles, qu'une ère de pillage et de désordre où la première place devait appartenir aux plus audacieux, d'autres individualités plus nombreuses et moins bruyantes, infiniment mieux douées, prévoyant que, quelle que fût l'issue des premières rencontres, une ère d'apaisement et de repos succéderait nécessairement à la période de l'agitation et du trouble, ont jeté dans le sol intelligent, violemment remué par la charrue providentielle, des semences saines et régénératrices qui ne tarderont pas, par leur

rapide fructification, à prouver aux peuples étonnés que la guerre la plus fatale peut devenir la source des plus précieux bienfaits.

Entre des inconnus de la veille que la patrie violentée appelait sous le même drapeau, la guerre, en effet, a provoqué une solidarité de tous les instants, solidarité que rendaient d'ailleurs indispensable les souffrances et les besoins communs ; dans les campagnes, entre des populations rivales, divisées pour l'exploitation d'une mine, la propriété d'un bois, ou tout autre intérêt particulier, elle a créé la fraternité patriotique, cimentée par le sang versé sur les champs de bataille, baptisée par le fer et par le feu ; dans les grandes villes, la défense nationale a confondu tous les rangs, supprimé toutes les barrières, anéanti tous les préjugés. Sous le même uniforme, l'artisan et le grand seigneur, l'artiste, le commerçant et le bourgeois, en contact incessant, respirant le même air, courant les mêmes dangers, défendant la même cause, ont vu s'évanouir les préventions qui les divisaient ; la main rugueuse de l'ouvrier, durcie par le travail et la fatigue, a loyalement et chaleureusement serré la main blanche du romancier et du magistrat ! Et ces étreintes d'une heure ne seront point perdues !... Dans un repli caché du cœur se conservera la mémoire de la vie des camps, bienheureuse confusion sociale d'où émergera, avant qu'il soit longtemps et sans restriction, la fraternité universelle !

Sainte fraternité, ère bénie que les Esprits de l'espace, comme les hommes avancés de la terre, appellent de tous leurs vœux, secondent de toute leur influence, sous le souffle inspirateur des uns et la parole persuasive des autres, tu poseras les bases inébranlables de l'édifice éternel que te réserve l'avenir sur les ruines fumantes des villes que l'orage dévastateur a traversées, sur les foyers en deuil que la mort a visités ! A toi ceux que le malheur a touchés de son aile funèbre ! A toi tous les ambitieux désabusés, tous les orgueilleux que la ruine a faits humbles, tous les égoïstes dont la souffrance a rafraîchi l'âme desséchée !... Médecin tout-puissant des âmes faibles et des *esprits forts*, étends ta bienveillante influence sur notre pays en larmes, sur l'univers entier qu'agitent déjà de sourds et sinistres grondements, précurseurs de nouveaux orages, et si tu ne peux arrêter l'accomplissement des desseins providentiels, au moins pourras-tu, à coup sûr, donner à tous ceux qui en sont privés, le courage indispensable pour traverser sans faiblir les épreuves nouvelles nécessaires à l'épuration et au bonheur futur du monde terrestre.

Comme nous l'avons dit plus d'une fois déjà sous l'empire d'une profonde conviction, c'est aux époques fatales, aux ères de désastres et de ruines qu'appartiennent les plus grandes conquêtes morales de l'Esprit humain. C'est lorsqu'ils sentent crouler sous leurs pas vacillants l'édifice laborieusement construit de leur fortune, que l'homme, le peuple ou le monde menacés se tournent vers le foyer de toute véritable puissance, vers la source de tous les biens impérissables !.. . Qu'il l'appelle Dieu, Jéhovah, le Grand Esprit ou la *nature*, qu'il soit croyant ou qu'il se prétende athée, l'homme sent planer au-dessus de lui quelque chose d'infini et de tout-puissant auquel il a recours lorsque ses propres forces ne lui suffisent plus !... Il demande alors, il implore, il supplie, attendant pour se fixer dans sa croyance ou dans son incrédulité, que ses vœux soient exaucés ou repoussés par le grand inconnu.

Selon toute apparence, la France paraît toucher à une de ces époques où la ruine est imminente, où il semble que tout doit sombrer à la fois : honneur, fortune et vie !... Saura-t-elle comprendre, en abandonnant le sort des armes pour se remettre tout entière entre les mains de la Providence, que ce n'est ni au Dieu des armées de l'antique Israël, ni au Dieu vengeur et terrible du moyen âge, mais au Dieu-idée, au Dieu-intelligence de l'époque actuelle qu'elle doit s'adresser ? Se rendra-t-elle compte que devant le maître de toutes choses, il n'est plus de Français ni d'Allemands ; qu'il ne voit de part et d'autre que des hommes égarés, aveuglés, entraînés par des passions sans frein à s'entredéchirer, lorsqu'ils devraient se tendre fraternellement la main, lorsqu'ils devraient se souvenir que si des différends peuvent survenir entre les princes qui gouvernent la terre, il est du droit et du devoir des peuples de s'unir pour combattre ensemble, non contre des hommes leurs semblables, mais contre l'erreur et le mal, les seuls ennemis qui s'opposent à leur bonheur définitif.

Sous la rude étreinte du malheur, sous le pied de fer de l'adversité, mieux encore qu'au début de cette campagne si fatale à nos armes, mais infiniment plus favorable peut-être à l'avenir moral de l'humanité tout entière, nous pouvons nous écrier avec quelque chance d'être entendus : Non, l'empire du bien n'appartient plus à la force ! Non, la direction suprême des intérêts humains n'appartiendra plus contre le droit et la justice aux nations militaires les plus formidablement organisées, et quelles que soient les apparences, un avenir prochain nous montrera les peuples inclinés sous une

législation plus morale, plus intelligente, plus rationnelle !... Arrière l'épée flamboyante et tachée de sang !... Encore quelques années d'épreuves et de souffrances, et le glaive rentrera au fourreau pour n'en plus jamais sortir, et le plomb impuissant, la poudre réduite au silence, céderont la place au grand air de la liberté, à l'homme armé spirituellement de la parole intelligente, fécondante et régénératrice.

Un moment d'erreur et de faux calculs a suffi pour lancer dans une lutte sacrilège deux vaillants peuples, mieux faits pour s'entendre et combattre en émules dans l'arène pacifique du progrès, que pour s'égorger au nom des intérêts mal entendus de quelques privilégiés.

Si la France a failli succomber dans cette hécatombe fratricide à jamais regrettable, c'est que les peuples comme les individus doivent payer sans merci jusqu'au prorata de leurs dettes passées ; c'est sans doute que la loi du talion s'appesantissant sur elle lui faisait une obligation de sentir s'incliner sa tête orgueilleuse sous le joug impérieux qu'elle n'avait pas craint, en des jours plus heureux, d'imposer à la nationalité allemande.

Mânes des antiques Germains tombés au jour de l'invasion française, dans les champs de Lutzen et de Bautzen ; phalanges républicaines de la jeune Allemagne qui avez succombé en défendant vos libertés menacées, vos restes sanglants ne crieront plus vengeance contre les enfants si cruellement éprouvés de vos rivaux d'outre-Rhin ! Assez de sang généreux a coulé ! assez de larmes amères ont été répandues de part et d'autre, pour effacer jusqu'à la dernière trace des injures du passé et de la revanche formidable de l'époque actuelle ! Soyons unis désormais. Votre colère apaisée, votre orgueil satisfait, la justice éternelle et le droit des gens violé, vous demandent aujourd'hui de mettre un frein au torrent dévastateur !

Dans votre triomphe, dû peut-être au moins autant à l'aveuglement dont les plus clairvoyants sont frappés aux jours d'épreuve, qu'à votre force réelle, n'oubliez pas que la main qui vous a élevé au faîte de la prospérité, peut vous précipiter d'un souffle, au plus profond des abîmes prêts en apparence à nous engloutir, et rendre toute sa vigueur primitive à notre bras momentanément affaibli : Soyons unis et que la force morale, la puissance intelligente soient notre lot commun !...

Le lion traqué dans son repaire n'est jamais plus terrible qu'à l'heure suprême de l'agonie, et peut-être, si vous cherchiez à l'a-

néantir, ne succomberait-il pas sans vous faire payer bien cher une dernière et stérile victoire. Épuisés par un triomphe sanglant, votre patrie comme la nôtre, vos pères et vos mères, vos enfants orphelins et vos veuves éplorées, garderont longtemps le souvenir de cette campagne néfaste ! N'ajoutez pas de nouveaux deuils à vos deuils déjà si nombreux ; ne ravivez pas la source des larmes à demi tariées ; ne contraignez pas la France accablée mais non encore expirante, à vous anéantir sous ses ruines dans un dernier et formidable effort ! Oubliez, comme nous les oublions nous-mêmes, les inimitiés qui nous ont divisés ; jetons d'un commun accord un voile épais sur les événements douloureux qui viennent de s'accomplir ; ne nous souvenons plus qu'au delà et en deçà du Rhin, il existait deux peuples ennemis, des Allemands et des Français, pour nous rappeler seulement que nous sommes au même titre les membres militants de l'humanité, luttant pour le triomphe sans limite des lois progressives de solidarité et de fraternité universelles auxquelles appartient l'avenir !...

Fléau cruel, mais nécessaire, *la guerre en faisant le tour du monde*, a commencé sur notre sol l'ère de transition pendant laquelle l'humanité soumise à de nombreuses épreuves, gravira d'un pas rapide le sentier ardu de la progression ! Hommes, quelle que soit votre nationalité, quels que soient les intérêts matériels qui vous séparent, unissez-vous et ceignez-vous les reins ! La terre soumise au creuset épurateur de la souffrance, sera bouleversée physiquement et moralement ! Peut-être paraîtra-t-elle momentanément inférieure à elle-même ; mais ne vous y trompez point ! Si pendant la période d'ébullition et de conflagration générale dans laquelle nous entrons, la scorie terrestre, la lie morale semble surnager et parvient à conquérir le premier rang, la victoire du mensonge et de l'iniquité sera de courte durée, et leur chute définitive sera d'autant plus profonde que leur triomphe momentané aura été plus assuré.

Aussi, nous vous le répétons, Esprits avancés de l'humanité, législateurs, magistrats, romanciers ; et vous artisans et laboureurs ; grandes intelligences qui remuez les masses, hommes obscurs qui vous attachez, dans le cercle large ou restreint où la Providence vous a placés, à accomplir votre tâche selon la parole du Maître ; spirites avoués, spirites qui vous ignorez encore, mais que vos actes signalent à l'admiration et à la reconnaissance des générations futures, tendez-vous fraternellement la main et unissez vos efforts, car de ce jour s'ouvre l'ère de la lutte suprême du bien contre le mal, du droit

contre la force, du savoir contre l'ignorance, de la lumière contre les ténèbres, de la justice et de la vérité contre l'injustice et l'erreur ; cette ère, signalée par l'écrasement de deux grands peuples, se continuera bientôt, sans doute, par d'autres fléaux contre lesquels la force armée sera impuissante.

Peut-être à la guerre succéderont d'autres maux plus terribles encore ! La mort n'a pas pour unique instrument, le carnage des champs de bataille ! La peste, la famine, les épidémies sans nombre qui semblent prêtes à s'abattre sur le monde entier comme sur une proie assurée, ne sont pas ses moins formidables alliés, et s'il ne faut que le courage physique pour affronter les périls de la guerre, combien manqueront du courage moral pour lutter contre la souffrance, pour braver la contagion, pour résister patiemment aux atteintes de la misère et de la faim ! Combien n'auront point la force d'âme indispensable pour supporter le fardeau de la vie, privés ici-bas du compagnon d'existence, de l'ami, de l'enfant sur qui reposaient tous leurs plans d'avenir.

Pour toutes ces plaies morales et physiques, pour toutes ces souffrances de l'âme et du corps, pour ces malades et ces désespérés, il faudra des médecins et des consolateurs, et la sollicitude de l'infirmier et de la sœur de charité ; il faudra les soins assidus qui réconfortent le corps, les paroles bienveillantes et consolatrices qui rassérènent l'esprit !

A l'œuvre donc ! vous tous qui savez et qui croyez, vous qui êtes forts parce que vous espérez, car elle s'approche à pas précipités l'heure où, pour vous rendre dignes de votre mission, pour centupler la lumière que vous avez accepté de propager, il vous faudra communiquer votre savoir et votre croyance aux ignorants et aux incrédules, et votre force aux désespérés. Grâce à vous, grâce à votre concours désintéressé, à votre intervention de tous les instants, les grands centres et les cercles restreints projeteront partout la lumière intelligente qui est la force des mondes, et dissiperont à tout jamais les ténèbres profondes, l'ignorance abjecte qui causent tous nos maux en nous faisant méconnaître nos véritables intérêts.

Philosophes de toutes les sectes spiritualistes, professeurs des chaires universitaires de l'Allemagne et de la France, littérateurs consciencieux de tous pays, spirites enfin, qui, pour prix de vos travaux persévérants, avez entrevu quelques-unes des grandes lois éternelles encore inconnues et inappréciées des masses, reprenez votre plume savante, donnez l'essor à votre parole éloquente et

persuasive, vous tous qui ne voyez dans la peine de mort et dans la guerre que des violations de la loi naturelle. Déjà la mort, la maladie, les souffrances sans nombre supportées par les armées belligérantes, le voile de deuil qui s'est étendu dans toutes les villes, sur la plupart des foyers des familles françaises et allemandes, ont préparé un sol fertile à la semence salutaire que vous allez répandre à profusion, car autant les heureux et les satisfaits sont, dans la prospérité, rebelles à écouter les vérités nouvelles, autant ces vérités trouvent des auditeurs attentifs et persévérants chez ceux qui espèrent y puiser quelques consolations pour leur désespoir, quelques adoucissements à leurs maux.

Faites entrevoir aux familles en deuil, aux amis douloureusement affectés par la perte de leurs amis que tout n'est point fini avec la mort d'ici-bas ! Dites-leur que ceux que nous avons connus et aimés, que ceux avec ou contre qui nous avons combattu ne reposent pas entièrement dans la fosse commune creusée sur le champ de bataille, ni dans l'étroit caveau du cimetière, et s'ils croient que la mort ne leur a laissé que des cadavres défigurés par la souffrance, des masses informes et sans nom, détrompez-les et attachez-vous à leur persuader que ce ne sont là que des enveloppes inertes que le mouvement a abandonné avec la vie ; faites-leur toucher du doigt le néant de la mort, prouvez-leur enfin qu'avec le soupir suprême, leurs chers absents, quittant le corps périssable et la vie de lutte et d'angoisses de la terre, sont allés se reposer dans un monde meilleur où ils pourront les retrouver un jour.

Reprenez, avec plus d'ardeur que jamais, l'œuvre momentanément ralentie par la guerre actuelle, et le résultat de vos efforts, le spectacle des heureux que vous aurez contribué à faire, vous récompensera au centuple de vos travaux persévérants.

La guerre sanglante qui fauche les hommes sans apaiser les ressentiments qui l'ont provoquée, touche à sa fin ; à nous de continuer la guerre intelligente et morale qui centuple les forces du vainqueur, qui donne au vaincu la vigueur spirituelle et ouvre l'intelligence aux vérités éternelles jusqu'alors ignorées.

Dans cette guerre sans précédents, plus les vaincus seront nombreux, plus nombreux seront les heureux dans la véritable acception du mot, plus les hommes approcheront de l'ère de rénovation, de solidarité et de pacification universelles qui transformera la terre d'épreuve et d'expiation où la Providence nous a placés, en un monde de progrès indéfini et de bonheur sans limite.

Prévisions sur la guerre actuelle, antérieures au Spiritisme.

—
INVASION DU TERRITOIRE. — BLOCUS DE PARIS.

Depuis le commencement de la campagne, nous avons reçu, par les soins obligeants de nos correspondants, un grand nombre de documents, prophéties anciennes, communications récentes, différant quelque peu de forme et de détails, mais parfaitement concordants quant aux périls imminents qui nous pousseraient infailliblement au bord de l'abîme. Nos désastres font foi de l'authenticité de ces prévisions fâcheuses : il est vrai que d'après elles le succès devait faire place aux revers, et que nous devions prendre une éclatante revanche de notre abaissement.

De ce que cette partie des prévisions ne s'est pas encore accomplie, faut-il en conclure que les Esprits se sont trompés ou nous ont abusés ? Nous ne le pensons pas, et les quelques réflexions par lesquelles nous terminons cet article suffiront, nous n'en doutons pas, à dissiper les doutes que cet état de choses aurait pu provoquer dans l'esprit de quelques-uns de nos lecteurs.

Mais, tout d'abord, il nous paraît intéressant de signaler à l'attention du monde spirite, deux extraits d'ouvrages antérieurs à l'avènement du Spiritisme et qui décrivent la plupart de nos désastres avec une exactitude vraiment saisissante.

Nous devons l'un d'entre eux au bienveillant président du groupe *Carita*, M. Crouzet, qui partage tous ses loisirs entièrement consacrés à nos études, entre la mise en pratique des vérités spirites et la recherche des éléments qui peuvent concourir à agrandir l'autorité de la doctrine; nous sommes heureux de saisir cette occasion de féliciter M. Crouzet des services journaliers qu'il rend à notre cause, et de le signaler à la reconnaissance et à l'estime du monde spirite tout entier.

« Aujourd'hui, nous écrivait-il récemment, je veux vous dire une petite anecdote racontée dernièrement dans un salon, par le curé d'une des communes voisines dont les habitants s'étaient réfugiés à Paris avant l'investissement.

« Cet ecclésiastique disait qu'un de ses paroissiens, grand amateur de livres, avait acheté il y a une vingtaine d'années, dans une vente publique, au prix de quarante francs, un vieux bouquin datant de deux siècles et plus.

« Rentré chez lui, le possesseur de cette rareté la parcourt et y

trouve des prophéties dont l'une disait que « pendant le dix-neuvième siècle, une grande puissance du Nord envahirait la France et viendrait assiéger Paris. »

« Le bibliophile fit en ce moment peu d'attention à cette prophétie, mais après la capitulation de Sedan et lorsque l'armée allemande se dirigea sur notre capitale, sa mémoire lui rappela ce qu'il avait lu, et il rouvrit son livre pour vérifier et bien lire les termes de la prédiction. Il me communiqua le texte, dit M. le curé, et j'y vis, outre ce que je viens de vous rapporter, que « LE BLOCUS DE PARIS DURERAIT CENT TRENTE-CINQ JOURS, et que l'ennemi serait obligé de le lever au bout de ce terme à la suite d'une immense bataille tellement sanglante, que les eaux de la Seine seraient rougies par le sang des morts, et que le fleuve charierait des cadavres. »

« Or le 6 janvier, nous écrivait M. Crouzet, se trouvait être le cent dixième jour du siège, ce qui, suivant la prophétie, portait la date de notre délivrance au 31 janvier... Dieu veuille qu'il ait bien vu l'avenir. »

Nota. — Il est à remarquer que les pourparlers qui ont précédé la signature de l'armistice, terminés le 30 janvier, fixent la durée réelle du siège à 134 jours, il est vrai que, selon le vieux prophète, la levée du blocus serait due à une sanglante bataille, et que l'événement n'a point confirmé ses prévisions, mais nous reviendrons tout à l'heure sur les causes de cette contradiction plus apparente que réelle.

Un autre correspondant a bien voulu nous communiquer quelques extraits d'un ouvrage publié à Londres en 1854, sans nom d'éditeur, sous la signature Cœur de Roy, et intitulé : *Hurrah ! ou la révolution par les Cosaques.*

« L'auteur, dit notre correspondant, Madame Louise B..., pensait que la Russie pousserait la Prusse et que le Nord tout entier se jetterait sur nous : la Prusse a devancé la Russie, voilà tout. »

Nos lecteurs seront sans doute satisfaits de savoir que M. Cœur de Roy, bien que n'ayant aucune notion du Spiritisme moderne, puisque son livre est antérieur à l'apparition de la doctrine en Europe, partage la plupart de nos convictions sur la vie future, la réincarnation, etc... Nous nous proposons, dans un prochain numéro, d'analyser sous ce rapport son ouvrage, curieux à plus d'un titre. Nous publions ci-dessous les passages les plus remarquables concernant l'invasion prussienne.

Page 140. — « Déjà les rois sont ivres de colère, déjà les peu-

« ples sont impatientes de se venger des humiliations que la France
« leur a, pendant si longtemps, infligées ; *déjà la Prusse s'ébranle*
« *et dans Berlin bientôt sera sonné le boute-selle de l'invasion.* »

Page 374. — Sac de Paris, — Famine, — Fléaux, — Anarchie, — Chaos social.

« Je vois l'*armée du Nord* entrant à Paris avec tous ses ca-
« nons en avant, enseignes déployées, lances au poing, innom-
« brable et orgueilleuse, encore tachée de sang. Sur sa route, elle
« n'a pas éprouvé de résistance, devant elle, les paysans ont fui
« comme des troupeaux, laissant leurs maisons ouvertes et leurs
« greniers pleins.

« Ce n'est pas dans un siècle, dans un demi-siècle que cette pro-
« phétie s'accomplira, c'est avant l'expiration *des dix années qui*
« *vont s'écouler (1864).* »

Page 376. — « Vaincre ou mourir ! crient les chefs aux soldats !
« Que d'orgueil et de crainte dans ces deux mots ! L'homme qui va
« se battre est sanguinaire comme un fauve et peureux comme un
« insecte.

« Brillants dans les manœuvres, les civilisés attaquent ; ils tour-
« billonnent sur les flancs des carrés *prussiens* qui s'ouvrent de
« temps à autre, vomissent la mort et se referment aussitôt. »

Page 379. — « Beau jardin de Touraine, te voilà comme un
« désert, et toi, Normandie fraîche, te voilà desséchée ! Pleurez de
« la résine ardente, vignes de Bourgogne, et vous, sapins des Landes,
« pleurez du vin aigri (*sic*) ! Lyon et Saint-Étienne que vos ateliers
« crient ! Abats tes remparts, Strasbourg, et vous, Cévennes,
« hurlez ! »

Page 424. — « Quand je vois tout ce qui m'entoure hostile à la
« liberté, à la vérité, à la justice ; quand je vois l'infinie poésie et
« l'infini bonheur délaissés pour des jouissances dégradantes et
« banales, alors je l'avoue, j'éprouve une suprême joie à m'en-
« foncer dans les mystérieuses solitudes de la vie future.

« Que les *révolutionnaires vigoureux* traitent d'utopie ces espé-
« rances d'outre-tombe ! Elles supportent mieux la discussion
« scientifique que les hypothèses cancanières de leurs journaux quo-
« tidiens. »

Page 425. — « Décadence ! dissolution ! mort ! telle est la des-
« tinée prochaine des nations civilisées de l'Europe ; mort par dé-
« faut d'air, d'aliment, de sang et de force, la plus inévitable des
« morts !... »

« Que les nations *bourgeoises* en prennent leur parti ; qu'elles tombent à genoux ; qu'on leur coupe les cheveux et qu'on leur fasse la toilette des morts. »

Page 426 : « Que les nations *jeunes* qui descendront du Nord recueillent les crânes de celles qu'elles ont exécutées, qu'elles étudient leurs sciences et leurs pensées, tout ce qu'elles ont fait, *tout ce qu'elles ont pu faire* : L'HUMANITÉ NE PROGRESSE QU'EN DÉVELOPPANT LA TRADITION DES MORTS ! »

Remarque. — Dans cette prophétie comme dans celle qui la précède, l'événement est venu vérifier les faits avancés ; les uns sont accomplis déjà, les autres sont en voie d'accomplissement ; mais ici encore, comme dans les prévisions plus récentes, l'erreur côtoie la vérité ; car l'invasion qui, selon Cœur de Roy, devait avoir lieu en 1864 ne s'est réalisée qu'en 1870. Mais si nous nous souvenons que les médiums du moyen âge, comme les médiums de nos jours, ne sont point des instruments absolument parfaits, si, les livres du Maître à la main, nous faisons la part de l'influence involontaire de l'interprète, bien des choses seront expliquées.

Où est le médium absolument indépendant qui peut affirmer n'être qu'un simple organe de transmission ? Qui n'est convaincu, au contraire, de l'immense influence des aspirations, des passions, des secrets désirs du médium, surtout lorsque, comme individu ou comme patriote, il est personnellement intéressé au résultat ?

Cette influence est tellement positive, que souvent on a vu des médiums somnambules dire, pendant leur sommeil, à leur évocateur : « Commandez-moi formellement de transmettre strictement les paroles des Esprits, sinon le résultat obtenu ne sera qu'un mélange où ma propre pensée pourra avoir une grande part ; s'il s'agit d'avenir, de prévisions, en général admettez l'ensemble et écartez les détails ; acceptez les faits annoncés sous bénéfice d'inventaire ; mais repoussez impitoyablement les dates déterminées, car, au récit des événements qui nous sont indiqués, nous résistons difficilement au désir d'ajouter nos commentaires. »

Si les somnambules, si les voyants, dont l'état de dégagement est le plus complet, sont sujets à ces entraînements, on comprendra facilement combien, dans certaines circonstances, les révélations des médiums écrivains, intuitifs, auditifs et autres, peuvent prêter le flanc à quelques erreurs de détails ou de dates. Ce qui est indiscutable, c'est que, dans le cas actuel, l'ensemble des révélations faites

soit au seizième siècle, soit à l'auteur Cœur de Roy, soit aux médiums de nos jours, est d'une identité parfaite, que tous les faits concordants que seuls on peut logiquement attribuer aux Esprits se sont réalisés et qu'il n'y a d'erreur que dans les détails, détails différents selon l'organe qui les a transmis, ce qui prouve surabondamment qu'ils sont uniquement le fruit des commentaires involontaires et de la participation indéfinie de la pensée du médium.

Nous trouvons une autre preuve de cette intervention de l'intermédiaire dans la nature même des détails erronés qui accompagnent et paraissent dénaturer la véritable prévision. L'auteur du seizième siècle est Français, on lui annonce une invasion du territoire français par un peuple du Nord, et un siège de Paris, levé à l'expiration du 135^e jour d'investissement. Qui n'en déduirait, comme lui, qu'une grande et sanglante bataille sera la cause évidente de ce fait? Qui, en voyant annoncer la levée du siège sans que l'ennemi entre dans la place, n'en conclurait à la défaite de ce dernier. Voilà évidemment à côté de la prophétie, les détails erronés dus à l'imagination du prophète.

Cœur de Roy est Français également, mais à la nature de ses pensées, il est facile de reconnaître en lui un exilé politique qui ne voit dans les vieilles nations, épuisées à son sens par l'asservissement monarchique, que dégénérescence, décrépitude, déchéance sociale; les nations, à son avis, ne peuvent se relever que par la fusion avec les nations plus jeunes du Nord. On lui annonce l'invasion du territoire français, nos désastres et la chute de nos citadelles; il en conclut l'anéantissement absolu de la nationalité et la régénération politique et sociale par l'immixtion dans nos affaires d'un peuple jeune encore dans l'essai des formes gouvernementales. Il est non moins évident que la date de l'invasion lui est personnelle, et peut-être d'ailleurs, n'a-t-il point tenu à la Prusse que cette partie des prévisions de Cœur de Roy fût également confirmée par les faits.

Enfin les communications récentes, obtenues pour la plupart par des Français, peu de temps avant l'époque de nos revers ou pendant ces revers, devaient évidemment se ressentir du désir naturel à tout citoyen de voir les événements se terminer favorablement à ses aspirations patriotiques.

De ce que des inexactitudes se sont glissées dans les prévisions, de l'imperfection des instruments; faut-il conclure au néant du monde des Esprits, et rejeter l'ensemble des enseignements régéné-

rateurs que nous y avons puisés? Non, certes, de ce que l'harmonie n'est point sortie de pied en cap du cerveau du premier compositeur, de ce que les premiers instruments n'ont pas rendu intégralement la pensée du musicien, on n'a point rejeté la musique au chaos; la peinture n'est pas morte parce que le premier peintre n'a exprimé la nature que dans des ébauches informes. L'homme n'a point rendu l'art responsable de l'ignorance des artistes et de l'imperfection des instruments. Il s'est seulement attaché à instruire les uns et à perfectionner les autres.

Il en est de même dans la question qui nous préoccupe.

Si certains Esprits sont des artistes imparfaits, si les médiums ne sont que des instruments ébauchés, le Spiritisme, ses lois immenses et régénératrices, ses enseignements consolateurs et vivificateurs, n'en sont pas moins la source de toute vérité, de toute science, de tout perfectionnement; vérité, science, perfection que nous déformerons d'autant moins que nous travaillerons davantage à rendre nos instruments plus parfaits par l'anéantissement de nos faiblesses et par l'acquisition des vertus qui nous font défaut.

Correspondance.

LE SPIRITISME EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER PENDANT LA GUERRE.

Séparés matériellement pendant de longs mois de nos frères de province, mais en communion intime de pensées avec chacun d'eux par nos croyances communes, par notre fermeté inébranlable en face du péril, par notre résignation devant la souffrance, par notre espérance en l'avenir, nous ne doutions pas, lorsqu'il nous serait à peu près permis d'échanger nos pensées, de les retrouver prêts à poursuivre l'accomplissement de l'œuvre commencée en des temps plus heureux.

Nos prévisions n'ont pas été trompées, bien au contraire, et les lettres déjà nombreuses qui nous ont été adressées, malgré la difficulté des communications, nous ont démontré une fois de plus que les époques d'épreuve et de souffrance affermissent les convictions ébauchées, et fertilisent les centres les plus réfractaires. Où nous avons laissé des adeptes sérieusement convaincus, mais hésitant à arborer ouvertement leur drapeau, nous avons trouvé des esprits virils ne craignant pas de monter sur la brèche, et d'affronter le

qu'en-dira-t-on pour répandre l'espérance dans les cœurs ulcérés par la souffrance, pour remplacer les ténèbres du doute par les lumières des vérités nouvelles, pour confondre le scepticisme et l'incrédulité.

Ces résultats, hélas ! ne nous feront point combattre avec moins d'acharnement le fléau de la guerre ; mais ils nous sont une nouvelle preuve de la bonté infinie de l'Éternel qui fait, des maux les plus terribles provoqués par les passions humaines, les agents de l'amélioration et de la régénération de ses enfants.

Combien qui, peu fortunés, ont partagé avec plus pauvres encore ; combien ont bravé journellement les dangers les plus sérieux, pour soigner les malades, panser les blessés, encourager les faibles et apaiser les ressentiments des violents. D'autres n'ont pu que prier pour les égarés de la terre et de l'espace, appelant sur les uns et sur les autres les bienfaisants conseils de ceux qui sont toute charité, toute vérité, toute justice. Quelques-uns enfin ont trouvé dans les périls de la guerre, la fin de leur existence terrestre ! Nous ne les plaignons point ; soldats habitués au devoir et spirites éclairés, au seuil de la tombe ils ont trouvé place, à l'abri des vicissitudes de la vie terrestre, parmi les heureux de l'espace.

Obligés de restreindre nos citations par suite du peu d'espace dont nous disposons, nous signalerons cependant dès aujourd'hui à l'estime du monde spirite :

Un de nos correspondants de la Vaucluse, M. Vève, meunier à Monieux, que son dévouement à la propagation de nos doctrines recommandait à toute notre sympathie.

Le 16 septembre dernier, M. Vève nous écrivait la lettre suivante :

« Frères,

« Profondément pénétré de cette solidarité fraternelle qui nous unit tous, je viens dans ces moments pénibles offrir de partager avec une de vos familles, le modeste foyer et le toit qui nous abritent. Encore éloignés du champ de carnage, cette épouse, ces enfants que vous m'enverriez pourraient, sous un ciel moins rigoureux, élever vers Dieu leur âme endolorie.

« Comprenant trop bien que le devoir de l'époux est de rester près de l'épouse et l'enfant près du père, mon offre, bien entendu, n'aurait de valeur que dans le cas où un arrêt viendrait de force séparer toute famille qui ne pourrait subvenir à son alimentation pendant la durée du siège. Dans ce cas, époux, père, réunissant

toutes les forces que la confiance en l'avenir met au fond de votre âme, embrassez votre chère famille que la nécessité vous arrache, et soyez persuadé que c'est un époux, que c'est un père qui la recevra.

« A. VÈVE. »

De tels sentiments, si noblement exprimés, se passent facilement de commentaires ; aux yeux de M. Vève, il suffit d'être spirite pour avoir chez lui droit d'asile ; il suffit d'être malheureux et éprouvé pour être digne de toute sa sollicitude.

Malheureusement nous ne pûmes faire profiter personne de l'offre généreuse de M. Vève ; Paris était complètement investi, nos lignes de chemin de fer coupées ; sa lettre, arrêtée en route, ne nous est parvenue que pendant l'armistice, mais nous ne doutons pas qu'il n'ait trouvé autour de lui des occasions, hélas ! trop nombreuses, de mettre en pratique ses charitables dispositions.

Un autre de nos correspondants, M. D., capitaine dans un de nos régiments de ligne, fait prisonnier à la bataille de Reischoffen après avoir combattu douze heures, interné à Ingolstadt (Bavière), préoccupé de mettre sa captivité à profit pour répandre autour de lui quelques notions de nos croyances, a vu le résultat dépasser son attente, et tant à Munich qu'à Ingolstadt, il a réussi à faire étudier attentivement nos doctrines et à les faire accepter par des hommes sérieux, intelligents et occupant dans ces localités les premières positions sociales.

Notre infatigable collaborateur belge M. Vandéryst, de Spa, s'est également empressé de nous tenir au courant du mouvement spirite en Belgique. Nous avons à nous féliciter des progrès accomplis par le journal *le Phare*. Dans un prochain article, spécialement consacré à la presse spirite de l'Étranger, nous nous empresserons de mettre nos lecteurs au courant des événements intéressant le Spiritisme, accomplis pendant la campagne.

Malgré le peu d'espace qui nous reste, nous ne pouvons résister au désir de terminer cet article par la publication de quelques fragments d'une lettre que nous adressait de Hambourg, le 5 février 1871, le capitaine B..., jeté par le sort des combats sur les bords de la Baltique par suite de la capitulation de Metz.

« Je vous aurais écrit plus tôt, nous dit-il, car j'y étais engagé moralement par l'affection que je vous porte, mais je vous savais investis ; puis j'étais trop triste et mon cœur était encore sous le poids

de l'humiliation pénible de la capitulation. Vous ne sauriez croire tout ce qu'il y a d'amertume profonde dans l'âme du soldat qui a fait son devoir et qui s'est courageusement battu pour la défense de la patrie, d'être traîné en captivité.

« Maintenant que le calme s'est fait en moi, que la période d'apaisement a remplacé les émotions tumultueuses de la première heure, et que Paris n'est plus si rigoureusement investi, je viens me rappeler à votre bon souvenir.

« Cette consolation qui me suit et la résignation qui l'accompagne, prennent leur source dans la philosophie spirite que je professe. Aussi je reste calme au milieu des poignantes émotions de ces jours dévorés par la guerre, parce que je prévois que la France, malgré ses pertes matérielles, sortira de la lutte plus grande, plus glorieuse et plus libre.

« Tous ces événements qui se succèdent avec un effroyable fracas, emportent dans la tourmente les institutions vieilles et les préjugés d'un autre âge. Cette guerre, qui paraît impie, a sa nécessité, et si nos yeux ne voient que les malheurs qu'elle porte, Dieu sait le bien qu'elle produira.

« Pour panser sa plaie qui restera longtemps saignante, la France aura besoin de beaucoup de sagesse et d'une grande activité. Elle devra s'attacher, non plus à l'attrait des excursions lointaines et à la gloire éphémère des batailles, mais bien au développement intellectuel et moral de tous ses enfants. Ce n'est pas que nous en ayons fini avec la guerre, oh, non ! car notre planète est un lieu où viennent s'exercer les Esprits qui s'incarnent, et de même que la pratique de la charité nous rend généreux et bons, de même aussi l'homme acquiert l'énergie et le courage par l'activité des champs de bataille et le mépris de la mort.

« Offrez mes souvenirs à madame Allan Kardec et dites-lui que je me souviens encore de *la soirée spirite du 18 février 1869* touchant la situation actuelle.

« France, pauvre France, disait l'Esprit, préparez vos cœurs et surtout du courage ; *femmes, faites de la charpie !...* »

« Vous en souvient-il ? Hélas ! la prédiction ne s'est que trop réalisée.

« Capitaine B... »

Dissertations spirites.

LA LIBERTÉ DU DOCTEUR X...

(Cercle de la rue de Lille. — 27 mai 1870. — Médium, M. P.-G. Leymarie.)

J'ai toujours adoré la liberté, cette bonne liberté qui donne à l'homme d'esprit ce talent particulier, ce talent de fustiger les défaillances humaines. Au milieu d'un monde plus corrompu que corrupteur, être docteur est un mérite, mais surtout un mérite rare quand l'observation se mêlant aux habitudes du monde élégant, vous rend maître de l'auditoire qui s'habitue à écouter chacune de vos syllabes comme la parole de vérité, je ne dis pas parole d'évangile, car on a abusé de cette locution sacro-sainte. Or donc, la liberté est bonne chose; c'est une Déesse mystérieuse qui a fait élection de domicile à Paris; cherchez-moi donc une autre ville au monde où l'originalité trouve meilleure galerie. Ayez une toilette excentrique, une barbe fourragée, un col impossible, ou bien une gravité raide comme G..., un rire comme T..., une insolence comme les X..., une suite sans suite dans les idées comme nos hommes politiques, et de suite vous êtes classé. Y... fait école, et le bon petit saint Z... aussi. Nos gouvernants sont révolutionnaires d'abord, moutons ensuite, partout figures de Janus goguenardant la veille, véritable et charmante fantasmagorie qui est bien la plus singulière liberté. Sur toutes ces lèvres, ayez le bon ton de savoir souligner le rictus indécent de la pensée qui déborde spirituelle, étourdie, bonne viveuse, incroyante, vive, attrayante, et vous êtes adulé.

Eh bien ! j'ai souligné toutes ces libertés de langage; ces prostitutions de la dignité m'ont intéressé comme un anatomiste; j'ai étudié les diverses espèces et emporté en riant un profond dégoût de ce monde bigarré, enragé, multicolore, sans drapeau, sans boussole, qui s'appelle le monde parisien, ce monde qui enseigne comme au théâtre tant de défauts, tant de ressources, tant de caprices. Et pourtant, dans ce milieu si étourdissant qu'il soit, j'ai trouvé de dignes cœurs, des femmes distinguées, des hommes choisis cherchant à étudier, à scruter cet Oracle profond que donne le pouls tumultueux du Géant parisien.

Que de vertus cachées, que de dévouements, que de charité vraie ! C'est étonnant, mais cela est; dans les grands courants on trouve toujours un côté calme et serein qui console; et ce milieu m'apprit l'espérance et la croyance en un monde meilleur.

Après avoir usé de cette vie et pris la jouissance qu'elle peut donner, j'ai voulu, du moins, demander aux Oracles des existences

passées ce qu'elles étaient devenues. Delphine et tant d'autres furent mes sœurs dans ces recherches, et ce qui était curiosité devint fièvre ardente, car l'infini, Dieu, se trouvait partout. Mesmer nous avait initié ; et le retour des tables, nos remarques personnelles, les médiums du grand monde nous firent découvrir des sources de jouissances continuelles. Il fallait me voir devant ces assemblées de repus, hommes et femmes, déclarer science en mains, nos études, nos recherches appuyées par des lèvres charmantes ; c'était une révolution, une liberté nouvelle parmi tant d'autres libertés. C'était un événement, un délire, une extase, une mode nouvelle, l'entraînement de l'imprévu ; les duchesses, les grands seigneurs, les académiciens, les philosophes les interrogeaient, et nos affirmations corroborées par des preuves ont remué ce vieux levain de satisfactions en délire qui se demandaient avec angoisse ce qu'elles méritaient, si le docteur X... avait raison. Un archevêque m'appela nouveau Danton, une espèce de Marat voulant couper la tête aux idées catholiques. « Cher docteur, me disait-il, les Esprits ou le diable, à leur tour, vous perdront la tête et ce sera bien fait, et pour l'amour du bon Dieu, dans vos allures ayez moins de liberté. »

A une autre fois.

Docteur X...

UNE PLACE A PRENDRE.

(Paris, février 1871.— Médium, M. A. D.)

Dans la conflagration générale qui du sol de la France menace de s'étendre sur l'Europe entière et, peut-être, de mettre l'univers terrestre en cause ; pendant que les souverains perdent ou gagnent des empires, il est de par le monde une place à conquérir à laquelle les belligérants ne me paraissent pas encore avoir songé. Il est vrai que, pour cette conquête toute pacifique, des torrents de sang ne seront point répandus, que des bataillons armés ne faucheront pas à la fois des milliers de vies humaines et n'anéantiront pas les richesses de la terre nourricière, et cependant, je vous le dis : au peuple qui le premier mettra en œuvre ses forces vives pour cette entreprise appartiendra, non le gouvernement de la France, de l'Allemagne ou d'un État quelconque, mais l'immense empire du monde intelligent tout entier.

France, tu es digne de ce rôle ; cette conquête est ton droit ; rentre dans tes arsenaux tes canons impuissants, brise tes fusils et tes glaives formidables ; plus de cuirasses d'acier, plus de casques polis, de lugubres mitrailleuses. Laisse aux peuples enfants, aux nations qui n'ont pas encore jeté leur gourme, l'empire de la force

brutale et le hochet bruyant des conquérants sanguinaires. Leur gloire est fausse et vaine, leur couronne de clinquant, leur sceptre de carton doré.

Par tes intelligences d'élite, ô France ! par les miracles de ton industrie, par les découvertes de tes savants, par les travaux illustres de tes grands hommes passés, présents et futurs, il t'appartient de démontrer l'instabilité de la puissance guerrière.

Ferme donc tes arsenaux, ô ma patrie ! licencie tes armées permanentes ; rends au sol, à l'industrie, aux arts, le bras désarmé de tes valeureux enfants, et, sans autre levier que ta philosophie, que l'application des idées libérales qui sont dans ton esprit et qui demandent à entrer dans tes lois, ayant la vérité et la justice pour point d'appui, tu soulèveras le monde.

Sans autres armes que ta plume éloquente, que ta parole persuasive, que ta logique saine et régénératrice, que l'esprit de fraternité et de solidarité, tu seras reine à Berlin, à Saint-Pétersbourg et à Londres, et la puissance de la pensée t'aura donné, sans faire verser une larme à un petit enfant, sans causer à l'humanité d'autre douleur que celles de l'enfement du bien, du beau et du vrai, ce que ne conquerront jamais ni les fusils Dreyse ni les canons Krupp.

E. SUE.

Poésie.

LA PRIÈRE.

(Sonnet)

Pourquoi si bruyamment frapper votre poitrine ?
Avez-vous d'un baiser trahi comme Judas,
Frères ? vous rabaissez la majesté divine ;
Priez plus bas.

Laissez là votre haine et votre discipline ;
Ce blessé qui se meurt, ne le voyez-vous pas ?
Du bon Samaritain qui vers lui s'achemine
Suivez les pas.

Seul, sur notre passé verser de douces larmes,
A l'ange gardien confier nos alarmes
Le cœur en feu ;

S'élever jusqu'au ciel, retomber sur la terre,
Aimer, donner, souffrir, espérer et se taire,
C'est prier Dieu.

L'Esprit frappeur de Carcassonne.

Pour le Comité d'administration,

Le Secrétaire-gérant : A. DESLIENS.